



Les Jeunes Filles sous Louis XIV

LE BALLET DE COUR (*)

Les récits, les entrées et le livre de ballet. — Benserade. Ce qu'il disait du Roi, des courtisans, des dames et des jeunes filles qui dansaient le ballet. — La carrière chorégraphique de Louis XIV.

I

au lieu de nous préoccuper des origines du ballet de cour, — quelques érudits fixent sa naissance aux danses symboliques et hiéroglyphiques des Égyptiens, — nous nous efforcerons simplement de le décrire ici tel qu'il était sous Louis XIV, au temps de sa plus grande vogue, de 1651 à 1670.

Le ballet de cour représentait une *action*, ainsi que nos ballets modernes; mais au lieu d'être dansé par des artistes professionnels, doués de qualités de grâce ou de légèreté spéciales, on le considérait comme un divertissement, un délassement excessivement coûteux, réservé à de très grands seigneurs. Tant que le roi y figura, il n'y voulut, groupées autour de lui, même dans des rôles d'infimes com-

parses, que des personnes de la plus illustre et de la plus ancienne noblesse. On jugeait donc infiniment plus honorifique de prendre part à la représentation en qualité d'acteur que de spectateur. C'était en effet un moyen assuré de fixer l'attention du roi, de l'approcher, d'avoir occasion de lui parler et, par suite, d'obtenir des charges, des pensions, des dots, des tabourets. Et, comme on le disait

dans un ballet où le roi paraissait en Dieu de la mer :

(*) Voir les articles déjà publiés sous le titre : *Les Jeunes Filles sous Louis XIV* (numéros des 15 novembre, 1^{er} et 15 décembre 1897, 1^{er} et 15 avril 1898).



Pour se faire bientôt une haute fortune
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

Les biens et les richesses des Villeroy, des Saint-Aignan, de beaucoup d'autres, n'eurent pas une autre source.

Aussi l'annonce d'un nouveau ballet mettait-elle la cour en émoi. Que de démarches, que de prières, que d'intrigues pour y figurer à côté du roi ! Lorsque l'âge ou quelque autre raison empêchaient une grande dame d'y paraître, elle n'avait de cesse que sa fille ne fût du ballet. M^{me} de Sévigné, si raisonnable en tant de circonstances, partageait sur ce point l'engouement général. Sa fille, la future M^{me} de Grignan, présentée de fort bonne heure à la cour, vite remarquée pour son joli visage et pour la perfection de sa danse, tantôt travestie en nymphe, tantôt en dryade, tantôt en amazone, était de tous les ballets. Elle excellait dans le menuet et n'y avait qu'une rivale en légèreté, Madame, belle-sœur du roi. Cela, c'était la gloire pour une jeune fille ; avec ou sans restriction, les poètes la chantaient, exemple, La-fontaine :

Séigné de qui les attrait
Servent aux grâces de modèle
Et qui naquites, toute belle,
A votre indifférence près...

Et la mère, dans ce concert de louanges, *rougissait de plaisir et d'admiration*. Vingt ans après, M^{me} de Sévigné s'exalte encore au souvenir de ces succès, et, pour elle, aucune de ces sortes de fêtes, fût-elle mille fois plus fastueuse que les précédentes, ne vaudra celle où débuta sa fille : « Vous « souvient-il, ma fille, de ce menuet que vous « dansiez si bien, où vous arriviez si heureuse-
« ment, et de ces autres créatures qui n'arrivaient
« que le lendemain ? Nous appelions ce que faisait
« feu Madame et ce que vous faisiez *gagner du*
« *pays*. » Et plus loin : « Je ne sais quand on
« dansera ce ballet (*le Triomphe de l'Amour*) ;
« vraiment ce sera une belle pièce ! Vous croyez
« bien que, pour moi, je dirai : — « Ce n'est pas
« là un ballet comme celui où dansait ma fille ; il
« y avait telle et telle, elle y faisait un petit pas
« admirable sur le bord du théâtre. Il y avait
« quatre personnes, avec feu Madame, que des
« siècles entiers auront peine à remplacer, et pour
« la beauté, et pour la belle jeunesse, et pour la
« danse. Ah ! quelles bergères et quelles ama-
« zones ! »

Cet orgueil maternel, toutes les mères le res-sentaient ou l'auraient ressenti, bien que la mo-destie et parfois même l'amour-propre de leurs filles, ainsi que nous le verrons, fussent mis ces soirs-là à une très rude épreuve.

Les ballets, simple divertissement de carnaval tout d'abord, servirent bientôt à célébrer toutes sortes de circonstances plus ou moins solen-

nelles : mariages, traités de paix, naissances et visites de souverains.

Louis XIV et la cour dansèrent un peu partout : à Paris, d'abord, dans la haute galerie où étaient les plus belles tapisseries de la couronne et dans presque toutes les grandes salles du Louvre, puis sur le théâtre du Petit-Bourbon qui touchait au Louvre, et souvent dans les appartements du roi et des reines. On dansa le ballet aux Tuileries, au Palais-Royal, au Luxembourg, à l'Arsenal, à l'Hôtel de Ville, puis à Vincennes, à Fontaine-bleau, à Saint-Germain, à Saint-Cloud et à Ver-sailles.

Lebrun s'occupait des décors et en faisait faire de fort beaux. Généralement Vertpré et Beauchamp réglaient les pas et les entrées. Torelli et Vigarini s'occupaient des changements à vue et, si élémen-taire que fût encore la machination, ils y étaient ingénieux, ils y accomplissaient des miracles. Des-brosses, Lallouette, Michel de la Guerre, Lambert composaient la musique. Le gendre de Lambert, Lulli, vint et il éclipsa les autres musiciens comme Benserade, l'inventeur du vers de ballet, évinça Bouty, Hesselin, M. de Tubeuf, le duc de Saint-Aignan, le duc de Guise, le marquis de Villequier et Louis de Mollier.

L'orchestre coutumier ne devait pas être parfait, si nous en croyons Loret, gazetier-reporter du temps, qui le compare

Au bruit tintamarre ou folie
Que les peuples de Thessalie
Firent avec des sons et cors
Qui formaient de plaisants accords
Comme l'on fait dans leur contrée.

Lulli s'empessa de renforcer cet orchestre insuf-fisant de flûtes, de guitares, de clavecins, de théorbes et de luths.

Dans des galeries richement tendues, éclairées à profusion, le ballet avait lieu presque toujours la nuit, et aux lumières, même quand c'était en plein jour. Il durait quatre, cinq et six heures pour le moins. Souvent davantage. *Circé*, par exemple, commença à 10 heures du soir et finit à 3 heures et demie du matin. Si c'était fatigant pour les danseurs, — car, lorsqu'un ballet avait du succès, on le dansait plusieurs jours de suite, — c'était encore plus cruel pour les spectateurs ; la salle était si remplie qu'on ne pouvait quitter sa place pendant la durée du spectacle et pour avoir une bonne place, pour entrer seulement, il fallait arriver de très bonne heure. Une fois entré, on devait encore supporter trois ou quatre heures d'attente avant le commencement. Il advint à Loret de ne pouvoir bouger pendant treize heures d'af-filée :

On y fut chiffonné, pressé,
Incommodé, foulé, poussé.
Les filles même de la reine
N'y trouvèrent place qu'à peine,
Plusieurs y suèrent d'ahan.

Avouons que le spectacle en valait la peine. Rien n'égalait sa magnificence. D'abord on voyait danser le roi. Puis « la cour était remplie des hommes les mieux faits de l'Europe et il y avait à la fois plus de trente femmes d'une beauté accomplie. On y remarquait surtout M^{lles} de Mortemart, de Saint-Simon, de la Vallière, de Sévigné, sous la présidence de Madame. »

Disons enfin, pour donner une idée de l'importance de ces représentations, qu'à l'exécution de certains ballets, à celle d'*Hercule Amoureux*, par exemple, concoururent plus de sept cents personnes.

II

Les auteurs tiraient presque toujours le sujet du ballet de la mythologie : c'étaient *Zéphyre et Flore*, *Diane et Endymion*, *l'Amour et Psyché*, *Neptune et Amphitrite*, *Circé et Ulysse*, quelquefois *Armide et Renaud*. Les titres moins pompeux, tels que *Les Noces de Village*, *Les Proverbes*, *La Raillerie*, *L'Impatience*, étaient plus rares. Le ballet se composait de récits explicatifs chantés, de danses ou *entrées*, et de vers faisant allusion à chaque personnage, — ces vers imprimés sur le livret et lus par les spectateurs. Les parties du ballet — il y en avait jusqu'à cinq — correspondaient aux actes, les récits aux scènes. Les récits étaient chantés par des artistes de profession, qui ne prenaient aucune part à la danse : c'étaient généralement M^{lles} de Saint-Cristophe, Hilaire, La Barre et de Sercamanan. La gazette en vers de Loret disait de ces récits :

Les voix douces et naturelles
Des quatre aimables demoiselles,
Les luthistes et violons,
En leur art de vrais Apollons
Et bref toute la symphonie
Causaient une joie infinie.

Ces récits, se rattachant incidemment à l'action, se chantaient en prélude, avant le ballet ou avant chaque entrée. C'était une sorte de commentaire anticipé de ce qu'on allait voir. Ainsi annoncées, sans s'expliquer l'une par l'autre, sans se servir l'une l'autre de transition, se succédaient les entrées. Elles constituaient le fonds même du ballet. Plusieurs personnages, en mouvements lents, nobles et tant soit peu monotones, par leurs physionomies, leurs gestes, leurs costumes et leurs pas, mimaient cette sorte de charade muette, figuraient plus ou moins clairement l'action ou comique ou sérieuse. Tantôt les couples s'enlaçaient tour à tour dans une grave et noble *courante*, tantôt dans un *branle* plus animé. Et ces entrées se terminaient par un menuet ou un ensemble qui groupait tous les danseurs autour du roi, faunes et dryades, tritons et nymphes.

Dans l'attente et en manière de distraction, on pouvait lire dans *le livre du ballet* les vers à la louange des personnes qui représentaient les principaux rôles. Ces *livres de ballet* étaient distribués aux gens de qualité, principalement aux dames. On les imprimait en grand nombre, parfois à plus de mille. Il y en avait environ sept cent soixante exemplaires simples, pour les courtisans ordinaires, et deux cent quatre-vingts fermés par des rubans, avec couverture de papier marbré, destinés au roi, aux princesses et aux personnes de leur intimité. Alors que les récits chantés sur la scène expliquaient l'action, ces vers, intercalés dans le livret, n'avaient trait qu'aux danseurs. Sorte de hors-d'œuvre et d'enjolivement du programme, ces sonnets, ces madrigaux ou ces épigrammes, sous couleur de peindre les attributs du personnage, flattaient ou critiquaient la personne en transparentes allusions, confondaient malicieusement les qualités et les défauts du rôle avec ceux des danseurs. Ce fut là l'innovation, la création de Benserade, le vrai et le meilleur poète de ballet ; elle vaut qu'on s'y arrête.

III

Isaac de Benserade est demeuré une figure fort originale. Quoique fils d'un simple procureur de Gisors, il se piquait de naissance et affirmait le plus sérieusement du monde que son nom de Benserade était une corruption de celui d'Abencerage. Il se disait parent du cardinal de Richelieu, et, bien que la parenté fût contestable, le cardinal accorda une pension au jeune poète. A la mort de Richelieu, Benserade l'en remercia fort mal, par cette épitaphe :

Ci git, oui git, par la mort bleu
Le cardinal de Richelieu :
Et ce qui cause mon ennui,
Ma pension avecque lui.

Protégé par Mazarin, puis par Louis XIV, il devint le poète attitré des ballets de cour et fit fortune dans ce métier. Il vivait avec ostentation, ayant, — ce qui était alors un luxe inconnu aux écrivains, — une maison à l'année, un carrosse à couronnes, trois laquais et de la vaisselle d'argent. Il avait de l'esprit et pas seulement dans ses madrigaux de ballet. On lui prête beaucoup de bons mots, entre autres celui-ci : ayant discuté avec un évêque qui, nommé au cardinalat, reçut la barrette peu après : « J'étais bien fou — dit-il — de « disputer contre un homme qui avait la tête si « près du bonnet ! » On connaît aussi la fameuse querelle des *Uraniens* et des *Jobelins*, au sujet du sonnet d'*Uranie*, de Voiture, et du sonnet de *Job*, de Benserade. Le sonnet de Voiture, très maniéré, est à peu près oublié, tandis qu'on se souvient

encore du joli sonnet de *Job*, tout au moins de son dernier tercet :

S'il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla,
J'en connais de plus misérables.

Mais le meilleur de l'œuvre de Benserade, ce sont, nous le répétons, ses vers pour les livres de ballet, véritable chronique anecdotique de Versailles. « Rien de plus admirable — écrivait Perrault — que la finesse des louanges qu'il donne « aux personnes, sans s'adresser à elles. Le coup « porte sur le personnage et le contre-coup sur la « personne : ce qui donne un double plaisir en « donnant à entendre deux choses à la fois qui, « belles, séparément, deviennent encore plus « belles étant jointes ensemble. » Et ces plus belles louanges, ainsi qu'on l'imagine, Benserade les réserve à Louis XIV. Le roi figure-t-il en Apollon, il lui adresse ces vers :

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
De Daphné ni de Phaéton,
Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine.
Il n'est point là de piège où vous puissiez donner ;
Le moyen de s'imaginer
Qu'une femme vous suive et qu'un homme vous mène.

Dans le ballet de *l'Impatience*, il prête à Sa Majesté ce compliment pompeux :

Il n'est rien d'aussi grand dans toute la nature,
Selon l'âme et le cœur, au point où je me voy ;
De la terre et de moi qui prendra la mesure
Trouvera que la terre est moins grande que moy.

La famille du roi n'est pas moins sacrée pour le poète. Il dira de M^{lle} de Nantes qui figurait dans le ballet et avait alors sept ans et demi :

Que de naissantes fleurs ! O que cette Princesse
Représente bien la jeunesse !
Et qu'elle aura de grâce et de facilité
A représenter la beauté !
Heureuse de pouvoir un jour être fidèle
A tous les traits de son modèle.

C'était encore honorer le roi que de ménager ses favoris. Sur le duc de Saint-Aignan, représentant Guidon le sauvage, par exemple, Benserade n'aura qu'allusions aimables :

Les combats que j'ai faits en l'île dangereuse,
Quand de tant de guerriers je demeurai vainqueur,
Suivis d'une épreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi bien que mon cœur...

Ces éloges outrés ont fait dire à Saint-Simon que Benserade était « de la plus basse et de la plus puante flatterie. » Le poète, cependant, ne dépassait guère le ton adopté par la plupart de ses contemporains. Toutefois, s'il louait inégalement le roi, il le louait parfois avec une sorte

de liberté, une désinvolture de termes qui pouvait, à l'époque, passer pour de l'indépendance d'esprit. Veut-il parler de l'attention du monarque au bien-être de ses sujets, il dira plaisamment que cette attention s'applique :

Au soin de voir ses brebis engraisées
En leur laissant la laine sur le dos.

A propos du mariage de son souverain, il dira non moins délibérément :

Bref il a pacifié tout,
Et, nous donnant la paix et se donnant Thérèse,
A mis tout le monde à son aise.

Avec ceux qui ne sont plus en faveur ou qui n'y sont pas encore, Benserade, par exemple, se ratrape. Il donne carrière à sa malice. Il ose railler Madame, au moment où l'affection du roi pour elle diminue. Tous les spectateurs pouvaient lire :

Après son devoir, ses moutons et son chien
..... Madame n'aime rien.

Avec des seigneurs sans grande importance, tels que le marquis de Genlis ou le comte du Plessis, dont il n'avait rien à attendre, rien à craindre, notre poète ne se gêne plus du tout. Il les prend pour plastrons. Il les plaisante sans aucune retenue sur leur laideur. Il ira jusqu'à dévoiler à tous ses lecteurs leurs calculs intéressés, comme pour le duc de Damville, par exemple, auquel, dans le ballet de *la Nuit*, il applique cet aveu cynique dans une amusante audace de prosodie :

Quand j'épousai ma femme, aussy n'était-ce pas
Pour son teint, sa jeunesse ou ses autres appas ;
En voulez-vous savoir la raison ? Ce fut pour ce
Qu'elle avait une bourse.

Les femmes et les jeunes filles n'échappent pas toujours à ses traits malveillants. S'il leur trouve un physique agréable, il le dira crûment, soulignant les défauts en même temps que les perfectionnements. Ainsi il fera remarquer aux spectateurs les bras de M^{lle} de la Porte, blancs et ronds, mais trop *gros*. Il gouaillera la mine assez piteuse des filles d'honneur de la Dauphine, raides sous l'œil sévère de leur gouvernante, M^{me} de Montchevreuil, et il leur attribuera cette plainte comiquement timide :

C'est notre sort d'être peu fréquentées
Et l'on nous laisse où l'on nous a plantées.
On n'ose qu'en passant nous dire un pauvre mot ;
Attendons-nous quelqu'un, il nous arrive un sot.

Ainsi que nous l'indiquions sommairement plus haut, on voit assez par ces exemples que, pour les jeunes filles, le plaisir de figurer dans un ballet de cour n'était pas exempt d'épreuves et de déboires.

Leurs perfections ou leurs défauts étaient signalés à tous les spectateurs par un critique sans aucune indulgence. Ce critique allait même jusqu'à raconter aux rieurs les petits secrets de leurs cœurs quand il avait pu les surprendre. Or, il était fort perspicace en la matière. La moindre préférence manifestée était immédiatement saisie, exposée et commentée en quatre ou six vers ironiques dont on faisait des gorges chaudes. Benserade ne ménageait ni l'amour-propre des laides, ni la réserve des plus belles et, sous son inspiration libre et maligne, ces fêtes n'étaient certes pas une école de modestie

IV

Cette petite étude du ballet de cour paraîtrait incomplète si nous n'y joignons de curieux détails sur la carrière chorégraphique de Louis XIV. Le roi était non seulement l'inspirateur de ces spectacles magnifiques, — puisqu'il voulait qu'on lui soumit la donnée des ballets, et s'il ne retouchait pas les vers de Benserade, on a retrouvé du moins des canevas d'autres poètes corrigés de sa main, — il en était aussi le principal interprète. Sur les talents de danseur du roi, les appréciations des contemporains sont nécessairement élogieuses. Il était unanimement admiré, particulièrement dans les danses nobles et graves. Citons toutefois ce témoignage de Loret, dont le dernier vers dénote un enthousiasme modéré :

Quand le roi parut dans sa sphère,
S'il dansait avec les ardans,
Il charmait tous les regardants ;
Si c'était en qualité d'heure,
Il plaisait si fort ou je meure,
Que, quoique on fut mal debout,
L'heure n'ennuyait pas du tout.

Ne pas ennuyer du tout, est-ce assez pour un roi qui se mêle de danser ?

Quoi qu'il en fût, Louis XIV dansa pendant dix-neuf ans, de quatorze ans à trente-trois ans. Sans compter les mascarades, il créa plus de vingt-six ballets différents, depuis *Cassandre* (1651) jusqu'aux *Amants magnifiques* (1670). Il dansait en moyenne chaque ballet quatre ou cinq fois. Il dansa six fois *Psyché*, *Les Amours déguisés* et *L'Amour malade*, sept fois *Les Saisons* et neuf fois *Hercule amoureux*. Et cela à intervalles as-

sez rapprochés. Le ballet des *Saisons*, par exemple, fut dansé le 23, le 26 et le 30 juillet, le 3, le 11, le 16 et le 23 août. La durée du ballet étant de quatre, cinq et six heures, Louis XIV pouvait se faire là une idée très exacte de l'existence de fatigue et de surmenage d'un artiste professionnel.

On a prétendu longtemps que la retraite prématurée du roi comme danseur avait eu pour cause la tirade fameuse de Narcisse dans le *Britannicus*, de Racine :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière ;
A disputer des prix indignes de ses mains ;
A se donner lui-même en spectacle aux Romains ;
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre ;
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre ;
Tandis que ses soldats, de moments en moments,
Vont arracher pour lui des applaudissements.

L'anecdote semble erronée. Racine n'eût osé donner un conseil au roi. A la vérité, ce fut la comédie de Molière qui tua le ballet de Benserade. Ce dernier, vieilli, jaloux, sentit qu'il ne suffisait plus au divertissement du souverain et de la cour. Il se retira, alléguant dans un rondeau :

Je suis trop las de jouer ce rôle,
Depuis longtemps je travaille au ballet,
L'office n'est envié de personne...
Je ne suis plus si gai ni si follet,
Un noir chagrin me saisit au collet,
Et je n'ai plus que la volonté bonne ;
Je suis trop las.

Néanmoins, si le roi ne dansa plus, il aima encore le ballet. Benserade eut un dernier beau jour : ce fut en 1681, lorsqu'on lui demanda de composer *Le Triomphe de l'Amour*, pour le mariage du grand dauphin avec Marie-Christine-Victoire de Bavière.

Ce fut peut-être la plus belle, mais ce fut la dernière manifestation du ballet de cour. Le roi n'y voulant plus figurer, le principal motif qu'avaient les courtisans d'y figurer eux-mêmes n'existait plus. Pour imiter le maître, et parce qu'ils n'avaient plus occasion d'y gagner des faveurs, peu à peu ils cédèrent le pas aux danseurs de métier. Et le jour où les dames de qualité refusèrent de pavaner parmi des filles de théâtre, le ballet de cour ne fut plus que le ballet à la cour.

CHARLES FOLEY.





BIBLIOGRAPHIE

P *ARMY les Femmes!* (1) Sous ce titre, fait pour piquer la curiosité, M. CH. ROZAN, un écrivain de goût et un penseur qui cisele ses maximes avec une finesse de langage rappelant les maîtres en ce genre, ajoute un nouveau recueil de conseils délicats et judicieux qui s'adressent à tous les âges de la femme, aux ouvrages où, nos lectrices le savent mieux que personne, il a déjà traité, avec tant de charme élevé et pratique, les plus hautes questions de morale. Féministe dans le vrai sens du mot, M. Rozan prouve qu'il connaît et apprécie celles à qui il parle que son but est de les rendre plus parfaites, en développant leur intelligence et leur cœur. Aussi, toutes aimeront à méditer ce livre d'une sagesse souriante.

La Bonne Souffrance (2) occupera une place à part dans l'œuvre si célèbre de FR. COPPÉE. Sa préface émouvante, qui est une courageuse et simple confession, rend témoignage à la foi chrétienne que la maladie lui a rouverte, et, comprenant que l'écrivain a charge d'âmes, il révèle, dans cette série de belles pages : *Pour celle qui priait, Le Fleuve, Missionnaires*, etc., ses impressions nouvelles, de celles qui s'agitent dans les sphères supérieures de la conscience. C'est une chose à enseigner, à notre époque de jouissance, que cette influence salutaire de la douleur.

Les Deux Romans d'aventure au XVII^e siècle (3), par H. DE LA FERRIÈRE, édités par le comte B. DE PUCHÈSSE, sont en réalité une double étude historique fort intéressante, encadrant deux figures de femmes; les vies tragiques et accidentées d'Arabella Stuart et d'Anne de Caumont fourniraient en effet les éléments de récits romanesques. M. de la Ferrière, dont ce livre a clos la longue carrière d'érudit aimable, s'est contenté de les raconter avec des détails qui ne conviennent pas à nos plus jeunes lectrices. En revanche, les *Mémoires de Mme de Genlis* (4), dans la collection créée par Mme CARETTE, pour les jeunes filles, amuseront et instruiront celles-ci, malgré leur forme un peu prétentieuse, par le tableau de la société française avant et pendant la Révolution.

Aux musiciennes, *L'Histoire de la musique en France* (5), par A. SOUBIÈS, très curieusement illustrée, apportera de précieux renseignements pour le goût si répandu d'exotisme musical. Lorsqu'on chante du Rubinstein ou du Tchaïkowsky, au

moins est-il bon d'avoir une idée de leur vie et de leur œuvre. La musique slave populaire et religieuse, si pittoresque, a aussi sa place dans ce livre très complet.

Donnons leur part aux romans : *Vie d'Hôtel* (1), par H. GRÉVILLE, est la suite indépendante de *Céphise*, avec les mêmes personnages, accrus de quelques autres, surtout un couple de très jeunes et amusants fiancés. Diverses silhouettes s'y ajoutent pour démontrer, avec un peu d'exagération, que la vie d'hôtel est chose détestable. L'auteur a évidemment des rancunes à cet endroit. *Tante Bébé* (2), par G. MARESCHAL DE BIEVRE, conte la jolie historiette d'une tante plus jeune que sa nièce, qui la marie et se marie elle-même avec un divertissant aplomb, très « fin de siècle », quoique ce gentil roman, dont le héros est un brillant garde général, puisse se mettre dans toutes les mains, *La Petite sœur de Trott* (3), par LICHTENBERGER, continue une étude enfantine déjà publiée, d'une observation amusante et délicate, à laquelle nous ne reprocherons que de s'étendre par trop sur les impressions supposées du premier âge; cela charmera surtout les jeunes mamans.

Dans l'excellente *Bibliothèque de ma Fille*, nous trouvons un nouveau volume : *Le Cheveu de mon existence* (4), par ROGER DOMBRE, fort joli cheveu, qui n'est autre qu'une jeune pupille, d'abord l'effroi de son tuteur, dont elle transforme la vie en y apportant, par son bon cœur et sa gaieté, toutes sortes de joies inattendues. *Gitana* (5), par M. D'HAUTERIVE, est un récit un peu prolixe, mais intéressant, où une jeune fille franche et vive déjoue les manœuvres d'une intrigante, triomphe d'un prétendant intéressé et s'assure un bonheur bien gagné. *Colibri* (6), par M. DU CAMPFRANC, raconte les malheurs que s'attire et qu'inflige aux siens une jeune femme frivole, éprise de plaisirs et de dépenses, ayant tout juste la cervelle de l'oiseau dont elle porte le nom.

Ces volumes fourniront à toutes les jeunes filles d'agréables lectures. Il en est de même du *Bon Chemineau* (7), par Mme DE PITRAY, et d'*Élisabeth* (8), par LUCIE DES AGES, destinés à un public encore plus jeune, de douze à seize ans, pour lequel il est difficile de trouver de jolis ouvrages qui ne soient pas trop enfantins et, en amusant, renferment d'utiles leçons.

A. CHEVALIER.

(1) Ducrocq, 55, rue de Seine : 3 fr. 50.

(2) Lemerre, passage Choiseul : 3 fr. 50.

(3) Ollendorf, rue Richelieu : 7 fr. 50.

(4) Ollendorf, rue Richelieu : 3 fr. 50.

(5) H. May, rue Saint-Benoît : 3 fr. 50.

(1, 2, 3) Plon, rue Garancière. Ch. : 3 fr. 50

(4) Dans nos bureaux : 3 fr. 50.

(5, 6) H. Gautier, quai des Grands-Augustins : 3 francs.

(7, 8) René Haton, rue Bonaparte. Ch. : 3 fr.



BERTHE DE DIEU

SUITE

VI

COMMENT MESSIRE ÉLOY, COMTE-ÉVÊQUE DE NOYO
ET VERMAND, PASSA DE VIE A TRÉPAS



L'ÉLOY du Seigneur déclinait visiblement; ses forces, épuisées par soixante-dix ans d'âge, ses travaux, ses soucis, ses longues veilles de prière, le trahissaient malgré tous ses efforts pour cacher ses souffrances et sa fatigue. Maintenant, il s'en allait par la ville, courbé sur un bâton qui tremblait dans sa main. Il visitait ainsi son peuple, ses couvents, ses prisons, ses aumôneries, donnant tout ce qu'il avait à ses amis les pauvres, et disant à ceux qui l'entouraient des mots de tendresse où l'on ne voulait pas voir l'adieu qui s'y cachait. Ils l'aimaient tant, leur Éloy! Sa sollicitude se portait particulièrement sur ses filles de Saint-Georges, sur cette sainte Godeberthe qui, à peine entrée dans la voie parfaite, en avait atteint les sommets. Il les exhortait, il les reprenait aussi, mais doucement, pour ne pas laisser d'amertume dans le souvenir de leurs dernières rencontres. Il priait longuement dans leur oratoire, c'était son plus grand repos, et quand il entrait au monastère, il aimait à y apporter quelque menue preuve de sa sollicitude et de son amitié. Un jour qu'il leur avait fait quelque réprimande sur l'exactitude, ce dont elles étaient fort contrites, il corrigea sa sévérité par un petit cadeau qui devait être de grand prix pour ces filles.

« Madame l'abbesse, dit-il à la sainte Godeberthe, il nous est venu de Rome une belle et grande musique qu'on place sur les églises et qui sonne joyeusement pour dire l'heure des offices. Ils l'appellent campana. Je viens d'en faire placer une sur l'église de Madame Marie, et comme je n'ai pas oublié mon premier métier, qui était de travailler les métaux, ni le dernier, qui est de vous faire plaisir, j'ai voulu marteler pour vous une petite campana qui vous serve à appeler vous-même vos sœurs à l'office... afin qu'on soit exacte, ajouta-t-il en souriant de leur confusion. »

Et, ce disant, le bon seigneur-évêque tirait de sous son manteau une clochette de fer trempée d'or, rivée de clous à grosses têtes, avec un anneau pour passer le doigt; et sur les flancs de

la campana, il avait tracé avec son burin des paroles de Dieu et des feuillages qui lui donnaient un aspect tout à fait plaisant.

— Quand tu voudras t'en servir, ma fille, tu n'auras qu'à l'agiter dans tous les sens; j'ai réussi à lui donner un beau timbre; toutes tes religieuses l'entendront et viendront s'assembler autour de toi.

Il parlait en maniant son ouvrage pour le faire admirer, et son aimable visage respirait un peu de malice; tout aussitôt après, un voile très adouci passa sur ses traits vénérables, et il ajouta, en enveloppant le cher troupeau d'un regard de profonde tendresse :

— Mes petites enfants, lorsque la campana de votre père-évêque sonnera dans les mains de madame l'abbesse, vous penserez à celui qui ne sera plus là pour vous parler de notre Grand Dieu, et vous prierez pour lui.

Elles, les pauvres enfants, éclatèrent en sanglots et se rapprochèrent du saint Éloy, qui était assis sur une selle, au milieu du Chapitre.

Il resta un long moment silencieux, les yeux clos, les mains jointes sur son bâton; peu à peu, des larmes abondantes filtrèrent entre ses paupières closes, et il dit, enfin, d'une voix mal assurée :

« Mes bien-aimées, cessez vos lamentations, parce que je m'en vais à la mort. Je suis joyeux d'être évoqué et appelé de Dieu; ne vous attristez pas davantage, je vous prie, car vos pleurs et gémissements mettent mon cœur en deuil. Soyez assurées que, si je viens à être absent de corps, mon âme n'en sera que plus proche de vous. Et quand bien même je ne serais en aucun lieu, Dieu est partout. »

Il disait cela, les joues empourprées de fièvre, les membres tremblants, la lèvre sèche; et les sanglots redoublaient autour de lui.

— Il m'est avis, madame l'abbesse, ajouta-t-il en se levant avec peine, que l'heure est venue de faire l'essai de votre campana pour nous amener tous ensemble auprès du Seigneur-Jésus, qui saura vous consoler mieux que moi.

L'anneau de l'Épouse à Dieu s'est perdu au milieu des catastrophes accumulées pendant des siècles sur la ville de Noyo; la crosse de l'abbesse, le premier reliquaire d'or contenant ses restes, tout a été détruit; seule, la petite cloche a traversé treize siècles pour nous apporter un écho de ces temps lointains. Mais l'or dont elle était couverte a disparu, les caractères sacrés se sont effacés au

contact de tant de mains; il n'y a plus que le fer martelé, l'anneau bosselé, le battant rongé de rouille, et, quand on l'agite, le son en est grêle et sourd, tout à la fois. N'importe, ce fut l'œuvre de saint Éloy, pour sainte Godeberthe, et elle a gardé, malgré sa ruine, l'empreinte des doigts de madame l'abbesse, et la bénédiction du seigneur-évêque.

O doux Éloÿ, ce fut d'un vol rapide que ton âme s'élança vers Dieu lorsqu'elle fut appelée à la lumière. Par une froide matinée de décembre, des gens virent une colombe mystique s'échapper de la maison épiscopale et monter dans l'infini; d'autres aperçurent un globe lumineux s'élever tout droit dans le ciel; c'était l'âme de l'Élu qui retournait à Dieu.

Quelle douleur dans tout ce peuple! Douze cents ans n'ont pu en affaiblir l'expression. On retrouve des larmes pour pleurer avec ses amis un trépas si sensible; et, en jetant un regard sur l'histoire franque des années qui suivirent, on comprend l'inconsolable désolation de la reine Bald-Hild.

Pauvre Madame Baudour! Elle était en Parisis lorsqu'on vint lui dire de Noyo; « Messire Éloy s'en va mourir; il n'a plus que le souffle. » Vite, elle partit; mais longtemps fut en chemin, pourquoi les routes d'hiver étaient pleines d'embûches en ces temps-là.

Lorsqu'elle arriva avec son petit roy et sa Maison, le saint venait de trépasser. Elle courut vers la couche à peine froide, se jeta sur la dépouille de celui qui avait été son défenseur, son guide, son soutien, son ami, et sans souci d'être entendue, tout haut cria sa douleur.

Ho las! quels sanglots, quels reproches de ne l'avoir pas attendue! elle baisait ardemment les mains pâles abandonnées sur la toile du lit froissé; les cheveux blancs encore moites de l'agonie. Rien ne l'effrayait, rien ne l'arrêtait, rien ne devait la consoler; car, lui, le saint qui aurait pu du ciel lui envoyer une suave émanation de la paix éternelle, restait insensible à sa détresse. Pourquoi? Pourquoi l'âme du père qui aimait tant les siens semblait-elle fermée à la pitié pour cette reine éplorée? Pourquoi son visage endormi souriait-il dans la mort, tandis que Baudour s'abîmait dans sa souffrance? Mystère de Dieu qui, peut-être, voulut purifier de ses excès de cœur cette reine qui ne trouva que du fiel au calice de ses plus saintes tendresses.

Les regrets de Godeberthe, tout aussi profonds, n'eurent pas les mêmes éclats, et sans doute parce que son sacrifice était mieux consenti, il fut moins lourd à porter. Pourtant, la douleur frappa de coups rudes son âme. Elle ne s'était pas rendue au lit de mort de l'Éloÿ, elle n'avait pas jeté de larmes désolées sur sa dépouille; mais, cachée dans ses voiles au fond de son oratoire, elle repassait en elle-même ce qui la faisait tant souffrir. Il y avait un peu plus d'un an qu'il l'avait conduite dans cet asile aimé; un an qu'il l'avait

consacrée à Dieu. Qu'est-ce que ce temps si court pour apprendre de lui toute la vie d'une œuvre comme la leur; qu'est-ce qu'une année quand elle est finie!

Pendant ces quelques mois d'intimes épanchements et de conseils féconds, le sage Éloÿ avait su démêler et affirmer la sublime vocation de sa fille-abbesse, et il avait empreint son cœur du sceau des immolés, comme dans la vallée d'Hébron les sacrificateurs du temple choisissaient les brebis des holocaustes et les marquaient au flanc d'un signe de mort. Saint Éloy voulait, pour son abbaye de Noyo, une légion d'anges qui, les mains tendues et suppliantes, les cœurs en quelque sorte arrachés de leur poitrine de chair, s'offrirent sans conditions, sans retour, rien que pour être le don parfait que paie le parfait amour.

On a dit plus tard, beaucoup plus tard, quand la foi s'est attiédie dans les cœurs, que Dieu n'était pas un Dieu de sang et de représailles; que frapper l'innocent n'est pas de la justice éternelle, sœur de l'éternelle bonté. Eh las! consultez au moins les victimes; si elles regrettent leur sacrifice librement consenti et généreusement consommé, criez plus fort à la barbarie. Mais si la vierge, très pure et très dolente pourtant, vous dit qu'elle aime assez pour tout donner d'elle; si, comme le feu, elle crie: « Encore plus! » au milieu des rigueurs de sa voie; si elle vous confie que son bonheur est au-dessus de toute parole humaine, cessez de la plaindre et aimez-la au moins pour l'amour qu'elle vous porte, car c'est pour vous qu'elle souffre.

VII

COMMENT MADAME LA REINE S'EN REMIT AU JUGEMENT DE DIEU POUR APAISER SON PEUPLE DE NOYO

La reine Bald-Hild, dans l'excès de la douleur, n'avait pas la pensée qu'on pût la séparer des restes du saint-évêque, et, tout en pleurant aux côtés du cercueil, elle donnait des ordres pour qu'on prît les dispositions nécessaires à la translation de ce corps vénérable qu'elle voulait pour son abbaye de Chelles.

Messires les Abbés et les frères de Saint-Médard firent observer que le saint appartenait surtout à son peuple de Noyo; puis arriva une députation des prêtres parisiens qui réclamaient le corps vénérable comme un bien national. Il y eut de longs débats; chacun tenant à la précieuse relique; ce fut la reine qui triompha: elle suppliait si instamment que les évêques présents dirent enfin: « Laissons-lui ce trésor », et il lui fut accordé.

Mais voilà que la nouvelle se répandit aussitôt de par la ville en pleurs; les évêques le dirent aux moines, qui le répétèrent aux clercs; des clercs ce fut porté aux officiers de service, puis

dans les cours où le peuple, tassé en attendant qu'on lui ouvrît les portes de la salle mortuaire, regardait et écoutait tout en priant et gémissant avec ces explosions de cris et de mots ardents, comme en osent seuls les simples et les primitifs.

Il y eut une scène de violence et de désespoir, quand on sut que le corps saint allait partir. En un instant, toute la ville fut sur pied, et se rua vers le palais du comte-évêque. Bonnes gens, malandrins, nobles, officiers d'église, mendiants, escoliers se confondaient, s'unissaient pour dire leur colère et leur dépit; c'étaient des cris, des sanglots, des clameurs, des malédictions.

« O Éloÿ ! pourquoi nous as-tu quittés ! O bon pasteur, qu'as-tu fait de ton troupeau ! Oh ! le saint, qui parle de te séparer de nous ? Ce n'est pas toi qui nous eût librement abandonnés ? Mais tu ne partiras pas. Nous veillerons. Qu'on passe sur nos corps pour l'enlever. » Et ils montraient des poings menaçants. « Honte à ceux qui nous larronnent. Heu ! Heu ! Malheur à qui nous dépouille. »

Les portes du palais épiscopal craquaient sous la poussée formidable de la foule, et ses cris arrivaient jusqu'à madame la reine comme un bruit formidable de vagues en courroux.

— Qu'est-ce ? demanda-t-elle étonnée.

L'évêque de Rouen lui dit :

— Tu emportes leur bien et ils menacent de le garder par la force.

La reine baissa la tête et prêta attention à ces plaintes, à ces rumeurs, à ces révoltes; elle se croyait plus de droits qu'aucun autre aux restes sacrés; mais elle ne pouvait souffrir la pensée qu'à cause d'elle, son peuple souffrît. Elle dit donc sans hésiter, en se retournant vers messire l'abbé de Saint-Leu, qui était fort ami du seigneur-évêque de Noyo :

— « Que toute contention cesse. Si c'est la volonté de Dieu et du saint, que son corps soit conduit au lieu où je désire, qu'il soit enlevé promptement et sans retard; qu'au contraire, s'il ne veut pas être enlevé, nous en voyons pré-sentement l'expérience. Dieu en jugera. »

Aussitôt elle donna ordre à deux forts hommes de sa maison pour faire soulever le cercueil sur lequel le saint reposait, la face couverte d'un voile.

Ils s'avancèrent en se signant, puis saisirent la couche funèbre, mais leurs efforts pour la soulever restèrent vains; ni deux, ni quatre porteurs ne purent la déplacer d'une ligne.

Madame la reine regardait anxieusement. Voyant qu'ils n'arrivaient à rien, elle les écarter de la main, et toute en larmes, se jetant à genoux, elle appuya sa tête auprès de la tête du saint et lui dit avec d'ardentes supplications :

« — Oh ! mon père, oh ! mon Éloÿ, tout me manque si tu m'abandonnes. Je n'étais que par toi, et ma royauté descendra dans la tombe où tu vas descendre. Moi seule, ce n'est rien, mais mes fils !... »

Et elle acheva sans qu'on pût l'entendre :

« — Tu sais bien que l'Ebroïn nous guette, qu'il me prendra le cœur de mes enfants et celui de mon peuple; tu sais bien que je vais être la dernière dans mon royaume; ne m'abandonne pas, viens à Chelles avec moi, viens m'apprendre à descendre du trône sans faiblesse, sans levain de colère; viens m'apprendre à prier pour ceux qui me torturent. O mon père, viens consoler Baudour dans la retraite que tu préparas avec elle pour les jours de deuil qui viennent à moi ! »

« — Alors s'étant rebrassée, nous dit l'évêque de Rouen, elles s'efforça de mouvoir un des coins du cercueil; mais après y avoir employé avec ardeur toutes ses forces, elle n'y put rien avancer, non plus que si elle eut voulu ébranler une montagne. »

Ce que voyant, elle se tourna vers ses fidèles compagnons et leur dit :

« — Il n'est que trop certain que le seigneur-évêque veut rester ici. Nous accordons à ce peuple par contrainte ce que nous ne lui avons donné jusqu'à maintenant. Je renonce à la translation du corps de ce grand saint; faites-le savoir au peuple qui crie à notre porte. »

Deux prêtres s'étant, sur son ordre, approchés du cercueil, le poussèrent de la main doucement, avec grand-crainte et respect; et Dieu permit qu'il pivotât aussitôt sans qu'il fut besoin d'effort. Le sacrifice de Madame la reine était agréé.

Les cris d'admiration et de reconnaissance éclatèrent alors de toutes parts, les voix retentissaient dans les chambres, dans les escaliers, dans les cours du palais, dans les rues, dans les églises : « Le saint n'a pas voulu nous quitter; le saint nous aime encore ! Nous sommes son peuple. Vive Dieu et notre seigneur Éloÿ ! Longue vie à Madame Baudour. » On eut dit que partout on se préparait à célébrer un triomphe, et non les funérailles du père commun.

Cette joie et l'effort qu'avait fait la dolente reine pour renoncer à la chère dépouille achevèrent de la briser; elle quitta pour un temps la chambre du mort, et se réfugia dans le petit oratoire où nous l'avons déjà vue prier pour son peuple.

Là, à moitié morte de fatigue, de honte, de douleur, assiégée des plus noirs pressentiments, elle s'abandonna de tout son corps sur une peau d'ours qui couvrait le sol, et se livra sans contrainte à ses larmes.

Oh ! qu'elle était abandonnée, Madame la reine ! et combien elle ressentit alors ce besoin des cœurs endoloris d'avoir un confident, un ami, un autre soi-même en qui déverser le surplus d'angoisses qui l'étouffait.

Mais qui donc sur terre pouvait trouver le mot d'espérance dans cette nuit profonde de son âme; qui pouvait lui dire : « Je vais te consoler parce que j'ai même disgrâce que toi. »

Comme elle pensait cela, sa pauvre tête enfouie dans la fourrure épaisse et rude, elle sentit une

main caressante se glisser sous son corps brisé de lassitude et une voix très douce murmura près d'elle :

— Madame la reine et ma maîtresse, me voici pour pleurer avec toi; qu'il te plaise de recevoir les soins et le réconfort de ta servante.

— C'est toi, Godeberthe? répondit-elle de sa voix navrée.

— Et qui donc serait-ce, sinon celle qui porte ton voile de deuil? Celle qui était sa fille comme toi, qui l'aimait comme toi, qui avait le même besoin de sa sagesse et de son appui que toi, qui aurait tout perdu en le perdant, si Dieu ne lui restait toujours!

Et la jeune abbesse, agenouillée, regardait au ciel, tandis que sa voix tremblait. Et voilà que devant ce pur regard de vierge passèrent les visions célestes; sans presque le savoir, elle laissa échapper les pensées qui emplissaient son cœur :

« — La terre n'est rien puisque tout y meurt, disait-elle, soutenant toujours la pauvre reine dans ses bras. J'ai regardé plus haut et j'ai vu le trône de mon Époux. L'Éloï était parmi ses anges, il souriait à nos larmes et nous montrait les places qui sont à ses côtés. Oh! Madame la reine, ne seras-tu pas bien aise d'aller en paradis?

Baudour appuyait sa tête sur l'épaule de Godeberthe.

— Oui, lui dit-elle, parle-moi du Ciel où l'on se retrouvera, du Ciel où n'entre ni l'injustice, ni la colère, ni rien de ce qui me torture. Oh! s'écria-t-elle, reprise par ses transes de mère, s'il ne s'agissait que de moi; mais eux, mes fils, mes rois! ne sais-tu pas qu'ils vont être entraînés vers un gouffre de mort, je ne puis plus rien pour eux! Oh! mes Franks, ajouta-t-elle en joignant les mains, oh! mon peuple, je t'avais donné jusqu'à la moelle de mes os, et demain tu ne voudras plus de moi pour te sauver; tu renieras Mérowig; son sang, sous ta main parricide, s'épanchera de sa race par une blessure de honte, d'infamie... et je ne pourrai plus rien pour toi!...

— Mère de nos rois, ne parle pas ainsi, s'écria la sainte Godeberthe, avec une lueur prophétique dans le regard, on peut toujours quand on aime et qu'on s'immole à cet amour. Regarde plus loin, plus haut; vois ce que Dieu fera de nos larmes pour notre pays frank. Qu'importe le nom de ceux qui le rendront grand, pourvu qu'il soit plus grand que tous et qu'il le soit par sa fidélité au Dieu que nous confessons dans l'épreuve. Ma douce reine, ajouta-t-elle tendrement, ta douleur sera comme une étoile au front d'autres rois, et c'est à genoux que ton peuple prononcera ton nom pendant les siècles de gloire amassés par le martyre des cœurs pour notre patrie!

Et sa main essuyait tendrement les larmes de Madame la reine.

— Qu'il soit fait ce que Dieu veut. Ta voix me console, répondit celle-ci. Allons, ajouta-t-elle

avec un généreux effort, assez de larmes; d'ailleurs, j'ai fait ce que je devais, Dieu aura pitié. Va, ma fille, va lui demander qu'il nous donne la force de consommer le sacrifice.

Au matin du troisième jour, quand le peuple s'éveilla à l'appel des crieurs de ville et des hérauts du roy, chacun sortit de sa demeure pour aller chercher le saint dans son vieux palais, tout noir sous les étreintes humides des hivers austrasiens. Les portes en étaient béantes et la foule circulait au travers de ses cours, de ses réduits, triste, abattue et répétant avec douleur : « Notre Père a rendu l'âme, il ne nous parlera plus; allons le baiser avant qu'il descende au tombeau! »

Et quand on leva ce corps vénéré, tous pleurèrent à sanglot en se rangeant à sa suite; mais plus que tous pleurait une femme qui marchait sitôt après le cercueil, donnant la main à un garçon roux, dont les cheveux tombaient jusqu'aux reins.

VIII

COMMENT LE SEIGNEUR MUMMOLIN, ÈVESQUE ÉLU DE NOYO, ENTRA DANS SA VILLE ÉPISCOPALE

C'était au matin de l'année nouvelle, en cette douce saison de printemps qui a déjà des heures tièdes et de hâtives éclosions. Noyo, encore une fois, était en rumeur, mais le mouvement, le bruit, les rendez-vous n'avaient plus pour but le mariage de Saint-Leu, c'était autour de l'abbaye de Godeberthe qu'on se massait, tandis que dans l'oratoire, d'habitude désert et silencieux, se faisaient de grands préparatifs. Au côté de la nef, en face du cloître, on avait ouvert la porte donnant sur la route d'Ourscamp et réservée à l'entrée officielle de l'évêque nouvellement élu.

C'était une antique prérogative de l'oratoire royal de Saint-Georges que cette halte du comte-évêque au pied de son autel. Il y venait se reposer du voyage en priant, et revêtir ses habits pontificaux avant de franchir les remparts qui le séparaient de son peuple.

Messire Mummolin, de l'abbaye de Luxeuil, avait été appelé à remplacer le saint Éloï, et c'était pour le recevoir que Noyo se mettait en fête.

Nous tenons des Franks, nos pères, cette humeur curieuse et remuante, cette joie facile, cet amour passionné des spectacles, de la pompe qui sont au fond de nos cœurs et remontent à la surface dès la moindre occasion. Il semble que toute souffrance soit apaisée en nous quand nos yeux sont ravés; et plus le spectacle est riche, moins le pauvre qui le contemple sent sa misère. Avec la puissance d'imagination, qui est un des côtés sailants de notre race, le misérable arrive à croire qu'il porte lui-même les riches vêtements qu'on lui montre; et qu'elle est pour lui, la brillante escorte qui passe. S'il célèbre un héros, il croit

avoir accompli les hauts faits qu'on acclame; s'il salue un roi, il pense qu'il porte lui-même une couronne. Dans Noyo la sainte, il se croyait évêque, le bon peuple, s'appropriant en esprit les splendeurs de la cour épiscopale.

Et puis il se grisait de mouvement, de paroles. C'était un échange libre d'impressions ardentes, de mots hardis, traduisant l'impression reçue avec cette verve originale et mordante, qui éclate soudain là où elle est le moins à prévoir.

On se reconnaissait, on s'appelait; des chutes faisaient rire, des empiètements amenaient une rumeur, des coups; on se poussait, on perdait les siens, on retrouvait ceux que l'on ne cherchait guère, et l'on attendait patiemment. Les vieux chênes druidiques du marché au blé, les murs du couvent de Saint-Georges; les pieux, qui entouraient l'oratoire pour soutenir sa ceinture de lourdes chaînes, servaient de perchoirs aux plus hardis; il y en avait jusque dans les niches des saints et contre les vitraux pour voir au dedans du sanctuaire.

Dans la rue des *Deux Bornes*, où le seigneur Mummolin devait se rencontrer avec le Chapitre, on s'écrasait, et cette foule de mendiants, de soldats, de lites, de chrétiens, de païens, trouvait encore le moyen de s'ouvrir gaiement au passage de quelque porteur d'ordre, ou d'un député de confrérie, en retard, qui, son manteau de cérémonie sur le bras, rouge des fatigues de sa route, les yeux inquiets en présence de ce rempart humain, hésitait à le franchir.

Enfin la cloche de l'église de la Vierge Marie annonça l'approche du cortège et l'apaisement fut subit.

— Écoutez la campana que le saint Éloÿ a fait placer quelques jours avant sa mort, dirent ceux qui se souvenaient.

Et les uns regardaient en l'air pour apercevoir la masse sonore qui s'ébranlait sous son toit de planche, au-dessus de la cathédrale, tandis que d'autres cherchaient à suivre ce qui se passait dans l'impasse conduisant à Saint-Georges où venait de s'engager l'évêque voyageur et sa suite.

Mummolin était à cheval; sa robe, retroussée sur la selle, laissait voir ses hautes bottes chaussées d'éperons d'or; un chapeau ombrageait sa figure vénérable et, sans la croix qui brillait sur sa poitrine, on l'eût pris pour quelque moine visitant un sanctuaire ou les terres de son abbaye.

Arrivé à la porte basse de l'oratoire, il s'arrêta et Albert le Roussy, seigneur de Salency, vint à genoux tenir l'étrier, tandis que l'évêque mettait pied à terre. Le cérémonial usité dans semblables circonstances fut rigoureusement observé; le seigneur-évêque, prenant son cheval par la bride, l'offrit au seigneur de Salency, le priant de le garder en remerciement du service rendu, à quoi Le Roussy, ayant répondu par un profond salut et le baisement de la bride, enfourcha le palefroi aussitôt.

Alors Mummolin s'approcha de la porte que poussa devant lui le doyen de chrétienté; l'évêque se découvrit pour entrer dans le saint lieu, et remit son chapeau au doyen en le priant de le garder en souvenir de lui; puis il alla se prosterner au pied de l'autel et, la face contre terre, appela d'un cœur d'apôtre la bénédiction de Dieu sur son épiscopat.

Quand il eut prié, il passa dans la sacristie pour revêtir ses habits pontificaux. D'abord le clerc de Saint-Georges le déchaussa, parce qu'il devait marcher pieds nus jusqu'à la cathédrale et reçut en cadeau les bottes et les éperons de son seigneur. Celui-ci, une fois revêtu de sa robe brodée, coiffé de son bonnet d'or, tenant à la main son bâton de pasteur étincelant de pierreries, rentra dans l'oratoire pour prendre le chemin de l'Église-Mère.

Comme il franchissait le seuil de la sacristie, la porte du cloître qui lui faisait face s'ouvrit toute grande devant madame l'abbesse qui, voilée, appuyée sur sa crosse d'ivoire et suivie de sa légion de vierges, se tenait là debout, comme pour souhaiter la bienvenue à l'hôte du Seigneur.

L'évêque s'arrêta en la voyant, il salua celle qui lui avait offert ce premier repos en entrant dans sa ville, et son regard s'arrêta, pénétrant et ému, sur ce visage dont la bouche seule se voyait sous le voile; bouche d'enfant, aux contours encore incertains, qui formait un étrange contraste avec la sévérité du costume et l'importance de la cérémonie.

— Ma sœur, mes filles, dit Mummolin, vous prierez pour nous, et en tout vous nous regarderez comme votre père.

Et comme Godeberthe s'était mise à genoux :

— Sois bénie, ma fille, et que ce lieu bénit nous réunisse dans le repos éternel, ajouta-t-il, faisant allusion à sa sépulture qui fut devant l'autel entre saint Achaire et sainte Godeberthe.

Puis il se dirigea vers la ville, tandis que la porte du cloître se refermait sur l'abbesse et ses filles.

Au dehors, éclataient les cris de joie, le peuple se précipitait jusque sous les pas de son seigneur : « Aoch ! longue vie à Mummolin que Dieu a choisi !... Seigneur-comte, bénis nos maisons, « bénis nos enfants. Aoch ! ce jour est un jour de « joie ! »

La cloche de la cathédrale tintait toujours; les trompes envoyaient leurs notes stridentes; le long cortège marchait sur les rameaux verts et les fleurs effeuillées; les chants des psaumes alternaient avec les dialogues du clergé et de son évêque. Tout était éclat, tandis que dans son monastère madame l'abbesse, dépouillant son manteau de cérémonie, disait à celles qui l'assistaient :

— Mes bien-aimées, soyons des Christ pour racheter nos frères.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)



Tant pis pour Jules !



BUREAU modeste dans un ministère.

Jules Chervieu, employé modèle, vingt-sept ans, long, mince, irréprochablement brossé, face honnête et placide, enjolivée d'une petite barbe courte blond-pâle comme ses cheveux, correctement tondue et bien alignée, comme le gazon d'une pelouse; œil bleu-faience très doux et petite bouche rose toute candide.

Pol Pavy, vingt-huit ans, employé, moins modèle, dans une compagnie d'assurances, mise soignée, cravate pétulante, petit, brun, moustachu, ongles roses, œil clair et rieur; très gentil garçon.

Jules remue des dossiers, écrit vite, en silence, très appliqué; il souffle péniblement en grattant son papier et dessine à main levée des majuscules extraordinaires. Tout à coup, il s'agite, affairé, sonne le garçon, lui remet un dossier, puis s'écrie, le rappelle :

— Ce n'est pas ce dossier-là!... où l'ai-je fourré? Ah! le voici, Stéphane; portez-le à mon chef. Je suis troublé, troublé!

Assis sur le coin du bureau, écrasant sans façon les paperasses nationales, les jambes pendantes, Pol, tranquille, savoure une cigarette, les yeux au plafond. Le garçon sorti, il saute à terre, tourne une chaise, califourchonne, s'accoude au dossier, éclate de rire en regardant Jules, qui lève la tête, distrait, yeux ronds, bouche ouverte, dérangé dans sa besogne par cette fanfare.

Pol rit plus fort.

— As-tu l'air assez absorbé, assez affairé avec tes dossiers poussiéreux!

— Qui? hein! quoi? absorbé, moi? Mais je pioche, je.

— Laisse donc tranquille l'ouvrage du gouvernement. Assez fait aujourd'hui pour les deux ou trois mille francs par an qu'il t'octroie péniblement, le vieux rat! Viens-tu à la première du Vaudeville ce soir? Je t'arrache à tes paperasses et je t'emmène dîner au restaurant : huîtres, perdreaux, champagne; tu vas devenir gai comme un cent de pinsons.

— Oh! Pol, un garçon timide, tranquille, rangé, comme moi ne va pas perdre son temps et son argent en folies dispendieuses. Boire du champagne... veiller tard, mauvais sommeil, mauvais travail le lendemain, non, non!

— Et bien, moi, ça m'amuse énormément d'aller quelquefois au théâtre, soit avec des camarades, soit avec un ami comme toi. On rit, on se dégoûte un peu les idées. Ça repose des chiffres, des écritures, du chef « à la pose », de la boîte, enfin! Moi, je suis un garçon futile, c'est entendu. J'aime à m'amuser un peu après avoir travaillé. Que veux-tu? on n'est pas parfait!

— Voyons, voyons, fanfaronnard! Ne te fais donc pas pire que tu n'es, Pol, mon ami. Tu as été le meilleur des fils, je le sais, moi.

— Quand j'avais mes parents, bien sûr. Mais, à présent que me voici tout seul, je n'ai plus à me parer de cette vertu. C'est toi qui es tout pétri de bonnes qualités; ne me les attribue donc pas; ces choses-là ne se prêtent pas plus que son parapluie, même à un ami.

Mais Jules continue tout tranquillement :

— ... Et tu es un excellent travailleur. Quand ça te prend, tu abats plus d'ouvrage que moi; tu gagnes plus aussi, car tu es bien plus intelligent; on m'a dit tout ça à ta compagnie. Va! on sait ce que tu vaux.

— Ta-ra-ta. Si je me force à piocher, c'est pour mieux jouir de la paresse après.

— Tu pourrais paresser toujours, si tu voulais, gros richard!

— J'ai un petit « sac », voui : c'est pourquoi je le vide en m'amusant.

— Je te connais. va! tu vaux mieux...

— Que je ne parais? Mais parfaitement, ô ami qui me connaît dans les coins; fond exquis, surface... déplorable, si tu veux. Allons! mon vieux Jules, arrive tout de même croquer ton perdreau, lamper ton champagne., et puis au Vaudeville, avec ton petit Pol, dans le monde où l'on rit.

— Je préfère le « vrai monde ».

Et Jules Chervieu rougit un peu en se plongeant dans le dossier qu'il feuilletait, la plume en travers de la bouche, ce qui lui donne un vague aspect de chat fâché.

— Ha! ha! tu as donc des relations dans le « vrai monde », toi? Mâtin, tu te mets bien, sournois! Mais on ne va là que pour y dénicher une épouse convenable, bastionnée de piles d'écus,

bien entendu, et seulement quand on est vieux, laid, pincé par une foule de misères : dyspepsie, rhumatismes, cécité, etc., etc., toutes choses qui exigent des soins dévoués; ou quand, jeune encore, on a la drôle d'idée d'affectionner l'air pur, la campagne, une campagne de tout repos, avec jardin, jet d'eau lumineuse, poissons rouges, chien, chat, grenouille apprivoisée, marmots, poules, pigeons, canards, lapins; enfin, tout ce qui fait les délices de l'existence pour un parfait ménage.

— Oh! mais, moi, je n'attendrai pas du tout de devenir vieux, accablé de maux, comme tu dis, et...

— Ça y est! avoue tout, mon vieux Jujules; depuis quelque temps, tu deviens encore plus sérieux, plus concentré, plus ramassé sur toi-même. Je te surprends à soupirer, malheureux! à soupirer de façon à faire passer un ballon norvégien par dessus le pôle nord. Je te soupçonne, violemment, d'être amoureux, et dans la peau d'un prochain mari.

— Eh bien! oui, mon ami. Je songe à prendre une épouse. Tu devrais en faire autant.

— Moi! moi! ah! ah! ah! pas de danger.

Pol pouffe de rire, sursaute, fait trotter et galoper sa chaise sans respect pour le parquet bien ciré du ministère, caracole en se campant comme sur le plus fringant des pur-sang.

— Joie! joie! tu te maries! Ce que tu vas être drôle, drôlichon, en marié! Quelle bonne tête, avec ta face poupinée de rose pompon! Ah! ah! Hi! hi!

Jules, bon garçon, pas susceptible, ne se fâche jamais. Il reprend, avec un flegme doux :

— Mais non; pourquoi? Pas plus drôle qu'un autre. Je considère le mariage comme une affaire tout à fait digne d'attention, très sérieuse même. J'ai justement compté sur toi pour être mon premier témoin, mon parent d'amitié; je n'ai personne, et dans toute cette affaire, à laquelle je ne suis pas habitué, je jouis d'une grande timidité. Je ne sais pas comment on parle, pour commencer, à une fiancée, ni surtout comment on fait sa demande... Et puis, pour offrir la bague? Doit-on la passer soi-même au doigt de la jeune fille, ou bien lui donner la petite boîte, en disant... quelque chose de très bien, d'approprié aux circonstances, mais je ne sais pas du tout quoi! Et les cadeaux? Et les bouquets? Entourés de papier blanc, ou sans papier? Tout cela me paraît très difficile... tu m'aideras.

Jules débita ce discours avec une candeur inquiète si énorme, que Pol ne peut se retenir; il éclate, il se tord; il rattrape enfin sa respiration pour répondre :

— Compte sur moi, vieil ami. Je serai ton entraîneur chef, je te ferai honneur. Je dirai même du bien de toi, je t'aiderai aussi à faire ta cour à ta future, à lui offrir présents et bottes de fleurs, avec de jolies phrases couleur de rose, sucrées

comme des bonbons, puisque ces choses te paraissent si hérissées de difficultés. Un instant, cependant! Jolie?

— Très suffisamment; gentille et bonne ménagère.

— Traduction : un affreux laideron.

Jules hausse les épaules avec indulgence.

— Et riche au moins, dis, Jules? De beaux petits écus tout en or?

— Père retiré des affaires; campagne à Chatou, à Chatou, mon cher! Hein? Fille bien élevée, dans les bons principes; belle-mère qui m'adore déjà; enfin, tout! tout, très bien.

— O garçon pratique, sous son air emprunté.

— Et si tu veux venir me retrouver chez la famille, ce soir, je te présenterai, et tu m'étayeras un peu. On donne une soirée dansante pour nous réunir et me montrer à la société intime, sans en avoir l'air... un hasard. Car tout est arrêté, convenu, pour les affaires d'intérêt, entre nos intermédiaires.

— Mais tu as déjà vu ta douce fiancée?

— Oui, une fois, de loin, le soir, dans une loge où elle était avec ses parents, à l'Opéra-Comique; mais elle ne s'est doutée de rien. Il paraît qu'à première vue, je n'ai pas trop déplu aux parents; il faut maintenant que je plaise tout à fait à la jeune fille, et voilà le chiendent!

— Trop modeste, cher garçon! Eh bien! oui, je suis curieux de voir ça. Où perchent ces amours?

— Rue Demours, n° 11, aux Ternes, troisième étage; belle maison neuve, avec ascenseur, palmier dans le coin; enfin, tout très bien.

— Peste! palmier dans le coin de l'ascenseur!

— Mais non, dit Jules candidement, non, en bas, dans le beau vestibule en stuc.

— Grand chic alors? Je vais passer chez Virgile me faire taper un coup de petit fer.

Et Pol se cambre avec élégance.

— Je te guetterai pour te présenter. Tu seras gentil, hein?

— Comme d'habitude; pas difficile.

Pol mime la présentation avec affectation : il prend un air assuré et modeste, tient son chapeau pendu au bout des doigts, s'incline lentement et dit d'un ton pénétré : « — Madame! mademoiselle... très heureux... charmé, charmé!... »

Le garçon de bureau entre en bourrasque.

— M. le chef de bureau demande M. Chervieu, tout de suite.

Le chef! c'est sérieux. Jules se précipite.

Pol, resté seul, tire un peigne à moustaches, une petite glace, et s'ajuste dans le grand jour de la fenêtre, lorgne la pendule, met son chapeau avec soin et file en fredonnant un refrain de café-concert.

Il aime beaucoup Jules, tout en le taquinant à indiscrétion, et se propose de faire de lui un éloge à fond de train à la fiancée, aux parents, grands-parents et cousins, aux amis, au chat de la maison

Personne, bêtes ni gens, n'échappera à son éloquence amicale. Il fera monter ses actions, grande cote; attends, attends un peu, ami Jules! tu vas voir quel bon coup d'épaule je vais te donner!

Le soir, rue Demours, n° 11.

Pol arrive, passé au petit fer, rasé, moustaché, habit dernière coupe, chemise à la neige des Alpes, gilet exquis, gants nuance « crème rêveuse ».

Il est très gentil.

Dans l'escalier, bruit de voix, rires, chuchotements des invités, qui grimpent en jasant. On entend dans le haut une musique pétillante.

Pol, entré en coup de vent dans le vestibule, reconnaît le palmier, saute dans l'ascenseur, tapote le clavier. La machine remonte et s'arrête d'un petit coup sec; on ouvre la porte et Pol jaillit de sa cage dans une grande antichambre éclairée par une aveuglante électricité, remplie de manteaux de soie et de fourrures, d'où s'exhalent autant d'arômes différents que dans un jardin fleuriste. Femmes de chambres et domestiques fourmillent autour des arrivants.

Avec des airs de prince, Pol laisse glisser son pardessus et lance un dernier coup d'œil à son ensemble devant la haute glace, en marmottant : « Eh mais! ça m'a l'air d'un nid capitonné ici! Gens huppés! »

Il fait son entrée en piaffant et jette un regard circulaire.

« Où est ce vieil ami de Jules? »

Il n'aperçoit pas Jules du premier coup.

« Dans quelque coin, avec sa fiancée, sans doute. »

On danse un quadrille enragé; impossible de passer; Pol se range dans la porte d'un second salon, derrière un groupe de jeunes gens, relais de la danse suivante.

Il en reconnaît vaguement quelques-uns, salue vaguement aussi; ce sont de ces figures, meubles de soirées, dont on ne sait jamais bien les noms. Quant aux dames respectables formant « tapisseries », il n'en reconnaît pas une.

De son poste, Pol examine tout, son œil va, vient gaiement, fait la navette et rapporte des impressions, en attendant d'aller à la recherche de Jules.

« Joli salon clair, blanc à filets « paille de glaneuse », vrai style moderne; chic et riche, le mobilier; belles soieries brochées rose et paille; il se met bien, Jujules, avec son air bêta. Jolies danseuses, très, très, et jolies toilettes. Oh oh! mais! la délicieuse angelette... qui danse là-bas avec ce gros monsieur joufflu! Pol, mon ami, tu vas aller l'inviter, train rapide, dès que Jules t'aura présenté à la patronne de ce joli logis. Ce visage si candide, ces amours de petites fossettes dans ces joues de crème rose, ces blonds cheveux tout fous, ces yeux vieil-azur un peu foncé, cette taille fine dans une toilette bleu « jenne-azur » clair-clair... exquis, l'ensemble. Oh, mais! Pol Pavy valsera tout à l'heure avec vous, mademoi-

selle Bleuet-rose; j'en jure par la vieille barbe du directeur de ma compagnie, voilà une chose qui va vous arriver en ouragan. »

— Eh! bonjour donc, vieux Pol, dit une voix derrière lui.

Il se tourne vivement; non, ce n'est pas Jules, c'est Rufin; Rufin, un bon camarade pas rencontré depuis un an passé à voyager quelque part.

Ils se serrent la main à l'émietter.

— Voui, moi-même. Va bien?

— Boulotte gentiment.

— Tu pédales donc par ici?

— Jamais venu, première fois. Jules Chervieu, tu sais bien?...

— Ah oui!

Et Rufin, distrait, cherche qui pourrait bien être Jules Chervieu.

— Il devait me présenter; je ne le vois pas.

Par discrétion, il n'ajoute rien au sujet de Chervieu, et continue :

— Ça m'ennuie de rester là comme une Cancale égarée.

— Eh bien, oublie ton Jules; je vais te présenter, moi; je connais beaucoup les maîtres de la maison.

— Mon cher protecteur, fais vite, car je veux inviter tout de suite après ce délicieux morceau d'azur.

Et derrière son chapeau, il désigne du regard le petit Bleuet rose.

— Mâtin! la fille de la maison, rien que cela! Elle danse comme un nuage. Tu as bon goût!

— Ah? la fille de la maison? dit Pol content et ennuyé. Ravissant, le nuage.

Et *in petto* : « Tant pis pour Jules! Pourquoi n'est-il pas à son poste? Je pourrai toujours parler de lui, en dire un tas de bien. »

— Viens vite, le quadrille s'achève, les parents sont dans ce deuxième salon, et les entr'actes ne sont pas longs ici.

Il l'entraîne et, au milieu des rires, des causeries, du brouhaha du bal et de la musique qui grogne les dernières mesures, il s'en va présenter « son cher ami Pol Pavy » à un grand vieux monsieur décoré, qui a fort bon air, tournure d'ancien officier, qui roule des yeux terribles, quoique pas méchants du tout; puis à une dame encore très fraîche, fort élégante, un peu forte, qui ressemble comme une grosse goutte d'eau au Bleuet rose.

Pol s'incline, le chapeau en pendu, et dit d'un ton pénétré :

— Madame! monsieur!..... très heureux.... charmé!

Le monsieur s'incline aussi, la dame regarde Pol avec grande attention en lui faisant un gros sourire et un gracieux salut.

La crème rose, le morceau d'azur arrive, reconduite par son danseur; elle est tout animée par le plaisir de la danse, et ses yeux lancent de petits éclairs Edison

Pol lui est immédiatement présenté et, sans perdre un millième de seconde, il l'invite pour la valse qui va suivre. Elle le regarde, un peu étonnée, mais sa mère lui fait un signe, elle accepte avec un sourire enchanteur. Il l'emmène, ravi.

— Il est très bien votre ami, dit la maîtresse de la maison à Rufin, très bien !

Elle sourit et cligne de l'œil à son mari, mais il reste impassible ; jamais il ne se déride, c'est toujours elle qui sourit pour eux deux.

On entame une valse à trois temps ; Pol danse fort bien, la jeune fille tourne et s'enlève comme un duvet. Ils tracent des huit ; quand les autres couples s'arrêtent essouffés, tous deux continuent comme des hirondelles qui font les rondes dans les airs. Un murmure flatteur suit le couple charmant ; toute la tapisserie chuchotte ; succès complet. Pol glisse à la jolie valseuse un compliment juste et discret ; elle sourit, toute contente, car jamais elle n'a valsé avec un tel plaisir et le dit naïvement.

Pol, ravi, saisit l'occasion par son cheveu et implore le cotillon. Elle le regarde en souriant et promet avec grâce.

Ce serait peut-être le moment de parler de Jules ? Mais Jules est totalement oublié.

Quand Pol rentre dans le salon de repos, après avoir encore obtenu plusieurs danses disponibles sur le carnet d'ivoire, il s'aperçoit que les invités le regardent avec un intérêt discret, une curiosité polie. Il s'évente avec son chapeau et cherche enfin des yeux ce pauvre Jules.

« Où diable est-il ? Malade ? bien en retard en tous cas. Tu vas manquer le train, faire un mauvais départ, vieil ami ! Ravissante, ta future ! Franchement, trop jolie, trop mignonne pour un garçon comme toi, si simple d'allures. Il ne m'avait pas avoué cela, le fourbe ! « Suffisamment jolie », disait-il. Eh bien, que lui faut-il donc ? Comment ce petit surnois, ce timide qui n'ose pas éternuer est-il arrivé à se faire agréer dans un monde aussi élégant ? »

— Quel succès, mon cher ! Il n'y en a que pour toi, dit Rufin qui arrive en s'épongeant. M^{lle} Lucile est ravie de son cavalier, mais ravie !

« Lucile... elle s'appelle Lucile... joli doux nom », pense Pol en prenant un air modeste et triomphant à la fois.

— Dis donc, vieil ami...

— Eh bien, quoi donc ? dit Pol tout intrigué par l'air de mystère de Rufin qui cligne de l'œil et plisse la bouche.

— Apprends le secret de la comédie. On attend ce soir, ici, un jeune homme délicieux qui doit être présenté à M^{lle} Lucile.

— Un jeune homme délicieux ? dit Pol qui a bien envie de rire en pensant à ce bon Jules, si simple, si timide. Une présentation ? pour perpétrer un mariage ?

— Juste ; beau parti, garçon parfait. Ne serait-il pas venu, l'idiot ? Ou bien est-ce toi ? Allons, tu peux bien me l'avouer ; c'est toi.

Pol se défend, mais faiblement.

— Mais non, non, pas moi.

Ce serait bien le moment d'ajouter : « pas moi, mais mon ami Jules, il va arriver... »

Mais il ne dit rien du tout et Rufin interprète son silence :

— C'est toi ! ça se devine ; fais donc pas le discret, tout le monde t'observe en dessous. On te trouve très bien. Les parents m'ont dit : « Il est charmant, votre ami. »

— Ah c'est trop fort ! dit Pol, pas fâché du tout.

Il cesse de protester et finit par se dire : « Eh bien, pourquoi pas ? Elle est ravissante ! »

— Allons ! continue Rufin, ne nie pas, ne crie pas comme si on t'arrachait une molaire. Assez de discrétion. Bonne maison, jeune fille charmante, parents en pâte de brioche, tout enfin ! Je serai volontiers ton garçon d'honneur. Écoute, vieil ami, il y a une jeune cousine qui ferait bien mon affaire. Tu me pousseras.

— Tu veux rire !

— A mon tour de dire non, mais non, je ne ris pas du tout.

Et Rufin pirouette, enchanté, et va gagner le buffet où il travaille sérieusement entre chaque danse.

« Un beau parti, ce pauvre Jules ? Un garçon parfait... ça, oui, j'en réponds. Ah vraiment ? On me trouve très bien ? On me prend pour le monsieur attendu, pour ce bon Jules ? Mais aussi, pourquoi ne vient-il pas ? »

Pol ausculte sa conscience, la tapote comme un baromètre pour lui faire marquer le point juste. Cette vieille personne s'exclame, rebiffe, raisonne, s'apaise et finalement... se tait.

« Ah, ma foi ! tant pis pour Jules !... »

Et Pol se lance, se relance, s'élance. Il danse, il cause, il rit, il est sérieux, il dit des choses très bien, oh mais ! très bien, amusantes, drôles, morales, aimables... enfin des choses de derrière les fagots. Il a vaguement conscience de tout cela et s'amuse de lui-même, se trouve très drôle, d'autant plus que ces choses, il les pense, il les a même toujours pensées, mais dans quel tiroir intime les avait-il nichées ? Elles sortent naturellement, comme on sort d'un bois où l'on s'est assis, ou comme d'une armoire qu'on ouvre, d'un coffret oublié dont on lève le couvercle. Plus il cause avec le petit Bleu rose, plus il le trouve « à point ».

M^{lle} Lucile fixe sur lui ses jolis yeux d'azur, toujours un peu étonnés, mais paraît ravie quand même ; peut-être lui avait-on décrit autrement le futur attendu, pauvre Jules ! Comme elle est d'un caractère prime-sautier, elle s'écrie, après un pas de quatre mirifiquement exécuté par elle et Pol :

— Je vais vous présenter à grand'mère !

— Volontiers ! s'empresse de dire Pol qui ment horriblement, car il a un peu froid aux sourcils à l'idée d'aller causer avec une vieille dame au lieu de rester à babiller délicieusement avec la jolie Lucile. Et pendant ce temps, d'autres vont lui parler et danser avec elle ! Il est vexé.

Mais il n'est déjà plus qu'un morceau de ouate entre les mains de la charmante petite. Elle l'entraîne dans un arrière salon où trône dans un vaste fauteuil, entourée d'hommes respectables et décorés, une femme âgée, au souriant visage encadré de beaux bandeaux de neige.

— Grand'mère, je te présente mon meilleur danseur, monsieur... monsieur...

Elle s'arrête, rougit, éclate d'un rire frais qui creuse ses fossettes.

— Voilà que je ne sais plus votre nom, monsieur ?

— Pol Pavy, mademoiselle.

Après un regard de curiosité discrète, tout le monde s'écarte ; on va causer dans les coins et Pol reste seul, assis à côté de l'aïeule, car Lucile a disparu comme la nuée emportée par la brise.

Mais l'aïeule sourit avec de vieilles fossettes remplies d'une grâce tout aimable. Elle n'a pas dit quatre mots, le temps de respirer, Pol est tout gagné. Et même, voilà qu'il a envie de plaire à cette délicieuse grand'mère.

Tous deux causent, causent, de lui, de tout, de sa situation, de sa famille, et sans savoir comment, par quel invisible chemin, Pol en vient à s'émouvoir, il s'attendrit, parle de ses « vieux » qui l'ont laissé tout seul, d'une sœur à laquelle il a donné une bonne part de son héritage pour se marier suivant son cœur... Enfin, l'excellente grand'mère lui fait tout raconter, tout avouer, et qu'il aime le monde, oui... qu'il est parfois un peu fou, oui !... s'il n'a pas idée de se marier ?

Ça, c'est trop précis. Dame conscience le tire par le pan de l'habit : « Eh ! » quand il va dire : oui !... car l'image de Lucile lui sourit, comme tout à l'heure. Il l'envoie promener, Dame conscience, l'indiscret, la trouble-fête... qu'elle laisse donc son cœur danser en rond ! De quoi se mêle-t-elle ?

« Mais si, il se marierait bien, car il se fait vieux... vingt-huit grosses années ! »

Il rit, la grand'mère aussi, tout en continuant du bout de l'éventail, sans avoir l'air d'y toucher, à lui faire dévoiler ses différents états d'âme...

« Alors, il se marierait volontiers ? »

Ah, un moment ! cela dépend. Oui, s'il rencontrait une jeune fille idéale, une de ces perles fines élevées dans l'intérieur des familles avec des sentiments de devoir, d'amour du foyer, et en même temps aimable, bon caractère, intelligente, instruite, et qui aimerait tout de même un peu le monde, assez pour se distraire sans y tout sacrifier.

« Il a donc le goût de l'intérieur, de la famille ? »
Mais certes, il n'aimerait que cela, s'il n'était plus seul chez lui, s'il y trouvait en rentrant un cher

petit trésor qui lui ferait la vie aimable et douce, et auquel il sacrifierait... ah, bien des choses, tout de suite, des choses qui ne comptent déjà plus pour lui...

L'exquise bonne maman sourit avec une fine indulgence, et paraît de plus en plus contente, « ... car s'il passe aux yeux de bien des gens pour un garçon un peu fou, c'est qu'il n'a plus de famille, reste absolument seul, et bien souvent il s'ennuie comme un pauvre chat perdu quand on croit qu'il s'amuse à un tas de folies. Sa sœur ? mais elle habite la Corse, là-bas, avec son fonctionnaire de mari. Il a fait son possible pour qu'elle soit heureuse, mais il ne peut pas aller demeurer avec elle, comme une belle-mère, n'est-ce pas ? »

La grand'mère sourit. Tout en causant, ils se découvrent des relations communes.

— Ah bah ? vous êtes lié avec les Dubois ?

« Bien sûr, ce sont de vieux amis de sa famille. »

Enfin, sans qu'il sache comment, Pol s'aperçoit que la fine grand'mère l'a confessé de la tête aux pieds, mais il sent aussi que sa confession, très sincère, ne lui a pas nui, pas du tout.

Cependant, on a tout apprêté pour le cotillon, et Rufin arrive du buffet où il s'est bien lesté pour en supporter les fatigues. Il crie à demi-voix :

— Mais Pol... le cotillon ! ta danseuse m'envoie te pêcher. Ah, la voici !

Lucile apparaît, radieuse, se baisse pour embrasser sa grand'mère qui lui glisse dans l'oreille :

— *Il est très bien, mignonne !*

Et tout haut :

— Allez, monsieur Pavy, je vous rends votre liberté. Allez danser ; valsez bien ; vous causerez encore avec ma petite-fille.

Et Pol reçoit un amical petit coup d'éventail sur le bras. Il bondit, salue, sourit, croit que l'endroit charmant, dénommé septième ciel, entr'ouvre devant lui sa porte cochère et s'élance, Lucile au bras, s'écriant *in petto* :

« Ah, ma foi ! tant pis... »

Gai, amusant, délicieux, le cotillon ! avec de longs repos dont Pol profite avidement pour causer avec Lucile. La jeune fille jase, babille, dit tout, et ce qu'elle pense, et ce qu'elle aime, déteste ou préfère, et ce qu'elle adore aussi : sa famille d'abord ! papa, maman, sa chère grand'mère qui la gâte, sa peinture à l'aquarelle, aller visiter des pauvres gens qui n'ont rien, pour les secourir, avec sa tante Angèle, qui ne fait que cela. Elle adore aussi le théâtre, oh ! le théâtre ! on ne l'a menée qu'à l'Opéra-Comique et chez Robert-Houdin, mais elle sait bien qu'il existe d'autres théâtres très amusants aussi, où elle ira quand elle sera mariée. Elle aime encore les fleurs, les bêtes ; la musique ?... pas beaucoup, monsieur. Elle a une tortue grosse comme rien qui est très intelligente, deux chiens, deux chats, de jeunes amies dont deux intimes, Rose et

Clara. Mais, avant tout, elle n'épousera qu'un mari qui plaira à sa grand'mère, car elle adore sa grand'mère peut-être plus que tout, monsieur?

— Moi aussi! crie Pol, parti, emballé, ravi.

Le pauvre Jules est totalement oublié.

Il découvre dans cette enfant de dix-huit ans un océan de naïveté fine, d'ingénuité énorme et spirituelle qui l'étonne, l'amuse, le charme. Ah bien! elle ne ressemble guère à toutes ces jeunes filles « nouveau siècle » et « american style » qu'il a rencontrées dans le monde... Non, non, ça n'y ressemble guère. Comment peut-on encore élever ainsi sa fille en plein Paris? C'est qu'elle n'est pas sottée, pas du tout, au milieu de sa candeur extraordinaire et si gentille.

A mots couverts, ils causent comme si c'était chose faite, comme s'ils étaient fiancés, de leurs projets, de leur façon d'organiser la vie suivant leur goût. Lui aussi dit tout ce qui lui plairait dans la femme de son rêve, et ça s'ajuste tellement bien à Lucile, à tout ce qu'elle est, pense, croit, aime, que les voilà d'accord sur tout sans qu'il ait été nullement question d'une façon directe du motif de leur rencontre.

On a seulement tourné tout autour.

Paf! le cotillon finit quand Pol, qui se promène dans un rêve, le croit à peine commencé. Il s'écrie naïvement en le disant, et Lucile sourit si gracieusement en répondant :

— Oh! oui, c'est dommage! que Pol est pris d'une envie folle d'aller se précipiter aux pieds de la grand'mère en criant :

— Elle est adorable! donnez-la moi!

Mais il sait que les choses ne sauraient aller ni ainsi ni si vite, malheureusement!

En reconduisant Lucile, son regard charmé trahit son ravissement, son espérance et sa joie; la jeune fille devina toutes ces impressions subtiles qu'aucune parole ne traduit, et ses jolis yeux d'azur brillent de joie et de fierté. Elle est contente, puisque sa grand'mère l'a trouvé « très bien ».

Pol soupire; il prend congé à regret; le papa reste silencieux et s'incline en roulant ses gros yeux, qui dévisagent à fond le pauvre garçon; il se sent tout inquiet, mais la maman le console avec un gracieux :

— A bientôt, monsieur?

Oh! oui, à bientôt! Il voudrait répondre : « A demain! » et balbutie il ne sait quoi, tout troublé.

De nouveau, Pol est enfoui dans son pardessus et l'ascenseur le dépose doucement, comme au sortir d'un rêve, au bas de l'escalier, près du palmier qui lui semble couvert de roses.

Il arrive chez lui dans un nuage, allume tout ce qu'il trouve de luminaire, gaz, lampes, bougies,

sa vieilleuse même, et croit voir se refléter dans toutes les glaces la gracieuse image de Lucile.

« Qui m'aurait dit ce matin que je serais ce soir amoureux comme un fou? Moi! Pol Pavy en personne... Mon pauvre Pol, te voilà pris, pincé à ton tour, toi qui te moquais des autres. »

Et la figure de Jules se dresse en lui-même comme un fantôme navré. Mais il se donne une légère tape sur la jambe, et s'écrie avec un mouvement d'épaule :

« Je suis venu, on m'a vu, j'ai plu... Ma foi! tant pis pour... »

Et il s'endort en rêvant que ses draps se transforment en une longue robe de satin blanc, et les coins de sa taie d'oreiller en un mousseux voile de tulle.

Le lendemain est un dimanche. Pol s'éveille tout souriant : la vie lui apparaît en symphonie mauve et rose, comme chez les peintres à la mode. Il se lève en chantonnant, et songe à aller au téléphone pour commander au grand fleuriste du boulevard d'envoyer une belle corbeille de fleurs à madame...

Madame qui, au fait? Jules est sorti en hâte sans dire le nom... et ce nigaud de Rufin qui prononce si mal... il n'a rien entendu.

Il médite, et ne trouve rien, comme la plupart des gens qui méditent. Aller chez Jules, lui demander... non, ça, c'est bête. Et puis, il n'est pas si pressé de le revoir.

Un peu lâche, Pol, et, de nouveau, la bonne femme Conscience lui frappe sur l'épaule avec son indiscret : « Eh? » Lui qui est la vivacité même, le voilà devenu prudent... prudent comme un serpent, un boa de grande taille. Déjà, il soupire après le moment où il pourra la revoir; les petites fossettes roses lui trottent dans la tête et dans le cœur comme une troupe de souris folles lâchées dans un grenier.

Enfin, il trouve une ruse excellente. Il va lui-même chez la fleuriste et commande une superbe corbeille de fleurs, enjolivée de nœuds de rubans gros comme sa tête : roses, amour pur; lilas blanc et muguet, candeur de jeune fille; bordure de violettes, sa modestie et sa timidité à lui; il glisse sa carte entre deux touffes de Parme.

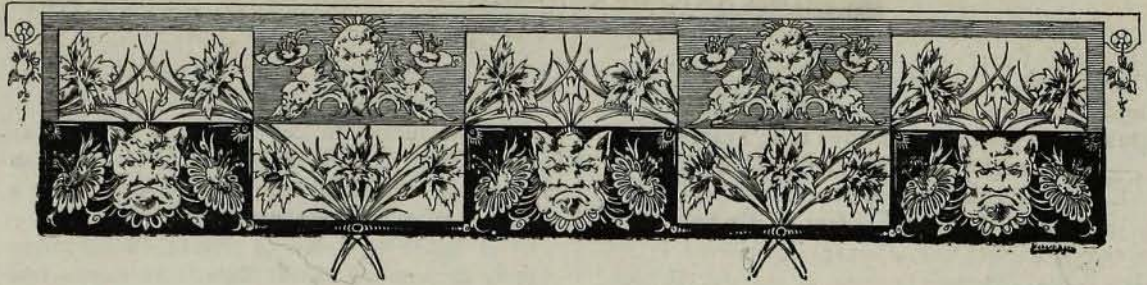
— Faites porter cela rue Demours, n° 11, aux Ternes, au troisième.

— Chez qui, monsieur? dit la grosse fleuriste.

— Ma foi! j'ai oublié le nom; c'est un ami qui m'a donné cette commission; on n'a qu'à dire à la concierge : « Pour la dame qui a donné hier soir un joli bal; » elle ajoutera le nom, tout naturellement.

ROCBLANC

(La fin au prochain numéro.)



Causerie de Quinzaine



ONNAISSEZ-VOUS Samory il y a six semaines, chères amies ? Non, probablement, à moins que quelques-unes d'entre vous n'ait un frère ou fiancé parmi ces jeunes officiers qui vont demander au Soudan un plus rapide avancement; celles-là savent, depuis longtemps, que Samory était le grand chef des rebelles du continent noir, que sa défaite et sa capture étaient la suprême ambition de tous ceux qui portaient pour la brousse brûlante; depuis des années, il nous harcelait sans cesse et nous échappait toujours; on fera bien de le garder à vue, je vous assure, car il nous étonnerait fort que Samory se rangeât jamais dans nos *soumis* ou nos *protégés* du continent africain. Il ne prendra pas rang parmi les rois nègres que nous avons vaincus et envoyés dans une autre colonie lointaine, où la plupart deviennent de paisibles pères de famille, heureux des succès scolaires de leurs enfants et parfaitement oublieux de leur ancienne royauté. Le fils du terrible roi nègre Ahmadou vient d'être reçu à Saint-Cyr, à titre étranger; il a été élevé en France et prendra du service dans la légion étrangère; au contraire, plusieurs des fils de Samory sont morts en nous combattant et, tant qu'il gardera vie, le vieux lion du désert ne s'avouera pas vaincu. On ne le voit pas habillé d'un complet acheté à la confection, tel ce pauvre Dinah Salifou, ce roitelet nègre qui s'exhiba à l'Exposition dans une fête en l'honneur du shah de Perse. Tout étriqué dans son habit noir, étranglé par sa cravate blanche, il s'asseyait sur le bord de son fauteuil en jetant autour de lui des regards effarés, tandis que la reine, sa femme, se pavanait sous un chapeau à plumes, vêtue d'une robe de

soie changeante; sa petite tête noire aux cheveux crépelés faisant bien étrange effet dans cet accoutrement.

Les négresses ont toutes, du reste, la passion de la toilette; on dit que Ménélick, le prudent négus, s'est effrayé des ravages que pourrait amener dans ses états la coquetterie croissante de ses sujettes. Un des produits de la civilisation les plus goûtés là-bas est sans contredit la bijouterie en faux; toutes les dames de la cour s'étaient partagé un stock apporté par un industriel aventureux: diadèmes de théâtre, colliers de verroterie, bracelets en clinquant; dès l'aube, on les voyait, ainsi ornées, veiller au plus humbles détails du ménage. La reine Taitan aperçut là une grave atteinte aux mœurs patriarcales des familles abyssines et pria son noble époux d'intervenir. Celui-ci, sans hésiter, coupa le mal dans sa racine et interdit formellement à ces dames l'usage de la quincaillerie qui faisait leur bonheur; il alla plus loin, il leur ordonna, après quatre jours de prières et de mortifications, de remettre à son trésorier leurs parures *anciennes* et nouvelles; or, les anciennes sont en or massif avec des pierres authentiques. Voilà une loi somptuaire assez radicale, qu'en dites-vous, amies lectrices? très pratique, notre ami le négus.

Ne quittons pas ces régions lointaines sans saluer les grands explorateurs, le commandant Marchand et le capitaine Baratier, qui ont porté si loin le drapeau de la France; on aime à reposer sa pensée, en ces temps troublés, sur ces vaillants sans peur et sans reproche.

Assez d'Afrique, ou vous allez croire, chères lectrices, à une grève de courriériste; il n'en est rien, nous demeurons fidèles au devoir professionnel; mais, que voulez-vous, on a beau donner des dîners officiels, inaugurer enfin le musée Cernuschi, exposer des chats, que sais-je encore! le mouvement mondain n'est pas à Paris parce que le « monde » n'y est pas encore rentré. En ce moment, on se marie dans les châteaux, ce qui nous semble une bonne coutume; une ancienne

demeure familiale est un excellent cadre pour un jeune bonheur, tout le pays prend part à la fête et ceux qui vous ont vue toute petite prient de grand cœur et à deux genoux pour que vous restiez bonne comme votre mère et votre aïeule qu'ils connaissent et aiment parce qu'elles leur ont fait du bien. Avant de se marier, souvent on a joué la comédie ensemble. Comme chaque année, c'est le grand divertissement du moment et l'emploi des soirées d'automne, à condition que les chasseurs ne rentrent pas trop fatigués, ou trop agacés de malheurs qu'ils ne racontent pas, mais qu'on devine à leur mine renfrognée et à leur carnier vide.

Chez la vicomtesse de Tredern, le duc de Massa, la marquise de Rouelle, des artistes amateurs ont eu un prodigieux succès; il est certain que ces troupes, composées de gens du monde ayant l'habitude de jouer ensemble, arrivent à une grande homogénéité, mais, lorsqu'on donne à ces amateurs l'avantage sur les professionnels, ne dépasse-t-on pas la mesure, qu'en pensez-vous?

L'été dernier, nous recevions les doléances d'un vieux couple paysan qui trouve que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes; la bonne femme disait :

— Le malheur vient, madame, de ce qu'on supprime tous les êtres du bon Dieu pour les remplacer par des machines. A quoi vont servir les chevaux maintenant que vos voitures marchent toutes seules ?

— Si ce n'était que les chevaux, ajoutait le mari, mais c'est les hommes et les femmes dont on ne veut plus; quand je pense à cette Exposition de 1900, je frémis de tout ce qu'ils vont avoir encore inventé pour qu'on ne puisse plus gagner sa vie.

Naturellement, nous avons cherché à rassurer ces braves gens par les arguments ordinaires :

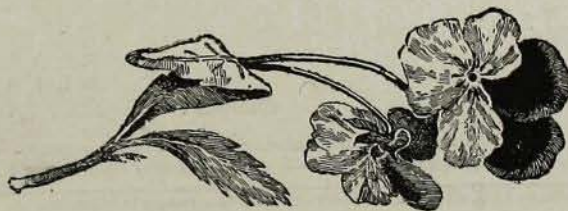
— Il faut des hommes pour diriger les machines, on n'a pas, que nous sachions, encore remplacé les vaches, et les chevaux nous semblent toujours avoir un certain avenir.

Leurs arguments nous reviennent, cependant, en mémoire devant ces bars universels qui vont bientôt envahir tout Paris, car la foule s'y presse et semble fort goûter cette innovation. Une vaste salle entourée de manière de petits buffets avec plaques indicatrices; pour 20 centimes, déposés dans la fente

supérieure, vous vous trouvez posséder tasse de thé, de chocolat, de café, ou pour des sommes plus élevées, un verre de vin de Champagne, un luncheon complet, etc.; c'est vraiment très commode, ce service mécanique et cette invention fera boule de neige, soyez-en sûres; mille choses vont se vendre ainsi, et le jour viendra peut-être où un habillement complet nous sera fourni en appuyant sur une série de boutons. Sera-ce un progrès? N'est-il pas très amusant de combiner une toilette? nous gémissons sur les courses chez la couturière et nous les regretterions; il est si agréable de composer une toilette qui sied, au moins le pense-t-on; non, les couturières, les modistes ne sont pas menacées, mais gare aux merciers, aux quincaillers, à tous les corps d'état où le choix n'a rien de distrayant.

Vous êtes-vous déjà occupées, chères amies, de vos petits travaux pour le Jour de l'an; il n'est que temps de mettre en route l'aiguille laborieuse, et de préparer les souvenirs à offrir au commencement de l'année; pour varier vos occupations, faites quelques objets en pyrogravure. On est parfois embarrassée pour trouver des cadeaux à offrir à père, grand-père, etc., la pyrogravure peut nous tirer d'embarras; il est facile de décorer ainsi des classeurs, des boîtes à timbres, à papier, beaucoup d'autres petits meubles à l'usage masculin. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les travaux de bienfaisance; vous avez eu cette année, dans le journal, tous les patrons d'une layette; c'est un usage touchant, dans certaines familles, d'en préparer quelques-unes pour le jour de Noël, pensez-y. Par ces temps de grève, laissez-moi vous dire qu'il nous faut plus que jamais être prêtes à toutes éventualités; avez-vous su que nous avions été menacées de n'avoir plus de blanchisseuses; que serions-nous devenues, nous autres Parisiennes qui ne savons pas faire de lessive? il n'y avait pas à dire, le syndicat du *gros*, le syndicat du *fin* s'insurgeaient tous deux, ils entendaient travailler moins et gagner plus, ce qui est d'ailleurs le but naturel de tout gréviste; les dames de la corporation se réunissaient en plein air, ce qui gênait sans doute un peu leur éloquence; heureusement, tout s'est évanoui comme des bulles de savon.

EDMÉE.





DEVINETTES

Énigme

Nul ne peut me saisir et chacun peut me voir
Aux clartés du soleil ou de l'astre du soir.
J'adore la lumière, il me la faut pour naître.
J'ai des formes humaines et ne suis pas un être.

(Brin de varech.)

Mots en trident

Verticalement : Un poète gaulois. — Une espèce de secte : réunion d'hommes devant vivre ensemble. — Un personnage célèbre de la Bible.

Horizontalement : Temps accordé. — Partie du chemin à faire. — Quadripède.

(Une Tourangelle.)

Mots en échelle

Verticalement, les montants : Un poète du commencement de ce siècle et un philosophe du XVIII^e siècle.

Horizontalement, les échelons : Petit bâtiment. — Manière d'aborder. — Ou choisir. — Pour ce bon Médor.

(Une Arlésienne exilée.)

Logogriphe

Sur sept pieds, un célèbre marin. Un seul changé de place et je deviens une plage mondaine.

(Brin de varech.)

Mots en triangle

Célèbre concile. — Ville du Gard. — Ecorces des chênes. — Un mets délicat. — Pour jouer aux cartes. — Dans ce triangle.

(Gerbe de chrysanthèmes.)

Mots en carré

Une bien petite monnaie. — En chimie. — Résonne harmonieusement sous la voûte des églises. — Un joli prénom féminin. — Permis de sortie.

(Miss Sphinge.)

Proverbe

Avec les initiales des contraires des mots que voici, former un proverbe de sept mots :

Ami. — Long. — Fermé. — Inutile. — Rien. — Ami. — Naître. — Lac. — Près. — Léger. — Bas. — Sage. — Souvenir. — Visible. — Bruit. — Jour. — Sortir. — Récompense. — Hair. — Pleurer. — Blâmer. — Amusant. — Pacifique. — Pluralité. — Inutile. — Oui. — Mortel.

(En attendant.)



EXPLICATION DES DEVINETTES D'OCTOBRE

Mots en lampe :

R
S E L
L A P I N
B O U R D O N
E
E S T
E
A N E
T
B A L
B A T O N
M O I N E
T R O N E
U N I

Anagramme : Mais. — Siam.

Acrostiche double :

D étroi T
U se R
G eck O
U na U
A gam I
Y vo N

Mots en carré à carré blanc :

A M E N E R
M I S E R E
E S R I
N E O N
E R R O N E
R E I N E S

Charade : Vide-poche.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie} 41, rue de la Victoire.